

Franck Petruzzelli

La porosité des LABYRINTHES



Les Editions La Gauloise

Du même auteur :

Des coquelicots en décembre

Éditions La Gauloise – Octobre 2017

ISBN 979-10-95453-12-3

Adopte un chômeur

Éditions La Gauloise – Mai 2018

ISBN 979-10-95453-16-1

La théorie des cordes

Éditions La Gauloise – Février 2019

ISBN 979-10-95453-22-2

Franck PETRUZZELLI

LA POROSITE DES LABYRINTHES

Nouvelles

Les Éditions La Gauloise
Série La Gauloise Noire

L'Astronome.

Lettre au Cardinal.

Nicolas ressentit le besoin d'allumer une bougie supplémentaire, autant pour y voir plus clair que pour se donner, en cette fin de novembre, une illusion de chaleur. Immédiatement, la nuit recula de deux pas, derrière les vitres de la fenêtre qui jaunirent comme un vieux parchemin, prenant la même teinte que la liasse de papiers qui jonchaient la table. Nicolas fit jouer ses épaules fluettes, sous le manteau de fourrure, contre le dossier du fauteuil capitonné, puis se gratta la tête, ébouriffant le bol renversé de cheveux gris qui barraient son front soucieux. Ensuite, il se frotta les mains devant la flamme nouvelle pour les réchauffer, comme si c'était un feu, et trempa sa plume dans l'encrier.

Cher Cardinal, les anciens malgré leur grand savoir n'ont pas atteint la connaissance que nous avons atteinte car ils

ignoraient tout de Dieu, pôle immuable de notre univers autour duquel tout se meut.

Après avoir mis un point à cette introduction, il se demanda s'il devait flatter le Cardinal, le féliciter de ses récentes observations, avant d'exposer les siennes, à son sens autrement plus révolutionnaire. Il se leva nerveusement, tourna autour de la table, rajouta une bûche dans l'âtre où les braises ronronnaient, et se posta finalement devant la fenêtre, à la recherche d'inspiration. Il s'y perdit en une longue et habituelle contemplation devant tout ce qui se mouvait autour de Dieu dans le ciel immense. Un ciel démesuré à l'image de son Créateur. Des étoiles, qu'effaçaient à moitié la lueur des bougies éparpillées dans la chambre, et bien sûr la Lune, ronde comme le ventre d'une femme enceinte, sur laquelle certains savants situaient les Enfers et le Royaume des Morts. Cependant, Nicolas, en astronome moderne, ne voyait en l'astre sélène qu'une autre planète, bien que spéciale à ses yeux. En effet, depuis tout petit, il nourrissait de nombreux fantasmes sur la Lune et ses mers, la Lune et ses forêts, la Lune et ses habitants, la Lune et ses femmes longues et pâles. Depuis son enfance, il rêvait de bien plus que la possibilité d'y faire un jour une promenade. La Lune était sa destination. Chaque jour depuis lors, il priait Dieu de réaliser ce rêve. Il Le priait avec ferveur, et il était d'ailleurs fort probable que la décision qu'il avait prise d'entrer dans les Ordres dépendait directement de cette prière qui n'avait pas encore été exaucée. Une prière ou un péché, frissonna-t-il soudain, se détournant du spectacle céleste. Oui, il n'avait rien à perdre à passer un peu de pommade entre les omoplates rêches du Cardinal, se décida-t-il.

Dieu ayant créé un monde parfait, il va de soi, comme vous l'affirmez avec justesse, que ce monde est entièrement peuplé de Ses créatures. La foi telle que la pratique notre Église serait incompatible avec la vision d'astres déserts, innombrables, d'un ciel vide de toute forme d'existence, d'étoiles mortes, vision que certains parmi nous défendent avec la dernière des « mauvaises fois ». Bêtes et hommes, insectes et poissons, habiteraient-ils exclusivement notre Terre ? Chênes et oliviers, fleurs et lichens, ne pousseraient-ils qu'à la surface de notre Terre, alors que le Soleil éclaire tout l'univers ? Pourquoi Dieu n'aurait-il pas peuplé de même la Lune, Mars ou Vénus ? Avancer l'hypothèse que nous sommes seuls dans le monde créé par Dieu, n'est-ce pas déjà là un blasphème, comme vous l'avez clamé avec véhémence ?

Bien évidemment, Dieu a créé les étoiles pour qu'elles soient habitées, et afin que les peuplades stellaires lui vouent l'amour que chaque enfant éprouve pour son père. Il est clair aussi, et je suis de tout cœur d'accord avec vous, cher Cardinal, qu'étant de tous les enfants de Dieu les plus proches de son sein, placés tels que nous le sommes sur la Terre, au plus près du centre de Son univers, nous pouvons nous considérer comme ses enfants préférés. Ainsi, nous sommes en mesure de conclure que les peuples habitant les plus éloignées des étoiles de Son ciel, ne jouissent malheureusement pas de Sa lumière comme nous en profitons ici. Il est donc de notre devoir, et nous devons le considérer comme une mission sacrée, de visiter ces créatures nées de Sa bonté mais encore placées dans les ténèbres, aux lisières de l'univers, afin de leur apporter notre parcelle de cette divine lumière, comme le Christ partageait son pain.

Mais alors, comment aborder aux rivages de ces terres que l'éther sépare de nous, et que nous ne pouvons mesurer, que Sa puissance a placés si loin comme un défi à notre foi ? Vous rétorquez, avec fermeté et conviction, aux pessimistes dont la tristesse confine à l'impiété, malgré la robe dont ils se parent, que nous avons bien abordé les plages des Amériques, et porté en ces contrées sauvages le feu de la parole divine. Il ne convient plus de douter du rôle qui est le nôtre, ni des volontés de Dieu. De l'audace et de la foi, c'est ce dont nous avons eu besoin pour conquérir le Nouveau Monde, et c'est uniquement de plus d'audace et de foi dont nous aurons besoin pour conquérir les planètes et les étoiles. Pourquoi ne pas commencer par organiser une expédition sur la Lune, qui de tous les astres est sans conteste de la Terre le plus proche ? Armons un navire céleste, hissons les voiles stellaires, avec pour seule figure de proue le regard empli d'amour de Dieu !

L'élan lyrique emporta tant et si bien Nicolas qu'il en cassa sa plume sur la brèche du point d'exclamation.

Lettre au Père François.

C'était pourtant une belle matinée, pensa avec regret Nicolas.
Chaque jour qui passe, mon cher François, m'éloigne un peu plus de mon rêve. Et en s'éloignant, mon regard écrase les perspectives du voyage.

C'était pourtant une belle matinée, faite d'un soleil éblouissant. Le ciel était d'un bleu si pur que les îles semblaient à portée de main.

L'air est si ténu qu'on le jurerait évaporé. Malgré cela, mon rêve n'est pas plus proche de moi qu'il ne l'était hier, qu'il ne le fut jamais. Cependant, il ne demeure pas à la même distance. Il s'en va. À chaque nouveau cheveu blanc, puis à chaque nouveau cheveu tombé sans repousser, il s'en est doucement allé, sans que je ne m'en rende compte. À chaque nouvelle ride qui s'est creusée dans ma peau, il s'est enfoui dans l'un des noirs replis de l'espace.

Le Soleil occultait les étoiles, mais en ce matin d'hiver, penchée au-dessus de la côte déchiquetée, son voile doux sur les toits du village, la Lune ne s'était point encore cachée. Elle demeurait, bien blanche et visible. Nicolas détourna le regard,

contempla ses mains ridées, dont les extrémités étaient tachées d'encre. La lettre à François attendait d'être relue. Les mots qu'il y avait alignés pleuraient à sa place, et c'était bien ainsi, se dit-il. Ses prières avaient-elles compté ? Comment aurait-Il pu les entendre, alors qu'il ne les avait prononcées qu'à mi-voix, dans le silence de la chapelle, devant deux bouts de bois morts et croisés ? Comment sa voix aurait-elle pu traverser l'immensité des espaces, pour parvenir au centre de l'univers où se concentrait Dieu ?

Un jour peut-être, inspiré par Dieu, quand Il aura décidé que le moment est venu pour le Fils de rencontrer le Père, pour le rêveur de rencontrer l'amour, l'homme trouvera le moyen de s'arracher à cette Terre qui l'a nourri afin de voyager d'étoile en étoile. Ce jour n'arrivera pas de mon vivant. Je le sais maintenant. Je sais que le Concile se rit de chacune de mes missives, attend le résultat de chacune de mes recherches comme le roi, dans la triste nuit d'hiver, attend son bouffon. Je m'évertue à construire une machine ailée qui refuse obstinément de décoller. Par trois fois déjà je me suis écrasé. Malgré les encouragements et autres bénédictions du Cardinal, je ne parviens pas à m'élever plus haut que la cime des oliviers. Je peux bien tendre la main à en toucher la Lune, cela ne sera jamais rien d'autre que tromperie de mes perceptions. Je me demande, bien sûr, si j'ai pris la bonne décision. Dois-je regretter les choix que j'ai faits ? Aurais-je dû placer ma foi dans le ballon rempli d'air chaud plutôt qu'en l'engin façonné à la semblance de l'oiseau ? J'ai en vain attendu un signe, François. J'ai en vain attendu de poser mon pied sur la Lune. En vain. Toutefois, si je me montre honnête envers moi-même, je dois

t'avouer que je savais depuis longtemps qu'il faudrait qu'un ange vienne me chercher et me prête le concours de ses ailes. Cet ange, tu le sais, n'est pas venu. Les demoiselles, de même, attendent en vain un homme monté sur un blanc destrier. Nombreux nous sommes à attendre ce qui ne peut advenir. Ne me juge pas, François, mais je crains d'avoir perdu la foi. Je crains de ne plus croire en rien.

Nicolas se leva pour alimenter de bois sec le feu, et ouvrit la porte de la chambre. La servante était sortie faire le marché. Nicolas aimait ce moment du jour, quand les pêcheurs rentraient, quand le marché commençait à s'animer. Les étoiles étaient encore visibles dans la moitié du ciel que n'éclairait pas encore le soleil. C'était une question de géométrie qui prouvait la rotondité de la Terre, s'amusa Nicolas. Dans la remise, il trouva le marteau. Il se dirigea droit vers la chapelle et s'arrêta devant le Christ, taillé dans l'olivier, dont le visage à échelle humaine recherchait la voûte céleste. Nicolas suivit cette même direction de ses yeux fatigués. La douce diagonale du regard menait au toit de la chapelle, des tuiles et des poutres qui ignoraient tout de la course des astres. De rage, il profita de sa solitude provisoire pour frapper de toutes ses forces. Quelques tuiles finirent par sauter, descellées. L'air froid et humide de la mer s'engouffra. L'air de février. Mais Nicolas était en sueur, les muscles surchauffés par l'effort. Il passa la tête par l'ouverture aux bords irréguliers et vit les toits du village, le marché noir de monde, les bateaux de pêche dans la rade, et cette partie de la baie où la presque île fermait l'horizon. Au-dessus, la Lune glissait avec mollesse. En tordant le cou, il put sentir la caresse tiède du soleil sur sa joue, et

observer le monastère construit sur la plus petite des îles. Il sourit, apparemment satisfait.

Je veux te dire au revoir, François, mais auparavant je veux te conter ce que j'ai fait ce matin. Je t'ai écrit dès l'aube, attendant patiemment que la bonne femme se rende au marché. J'ai pris ensuite un marteau et me suis rendu devant Lui. Je n'avais alors pas d'idée précise. Ma colère, peut-être, aurait pu s'exercer contre Lui. J'aurais pu fracasser Son image sculptée. Cependant, je remarquai alors que Lui aussi ne contemplait pas cette Terre, mais le firmament, et que bien innocemment, je l'avais cloîtré sous ce toit, là où nous supposons qu'est Sa place, dans nos temples clos. J'ai donc changé d'idée et senti par là-même mon cœur se gonfler à nouveau d'espoir. J'ai tapé jusqu'à ouvrir une fenêtre, afin qu'il puisse admirer le plus beau des vitraux, c'est-à-dire le ciel qu'Il a créé. Parfois, l'homme ne doit pas se résoudre à ses limites.

C'était une belle matinée. La servante revint en chantonnant. Nicolas perçut bientôt les senteurs de l'anis, du fenouil et du basilic se répandre dans la maison. Il avait encore faim. Le ciel était à présent sans tache. Le point blanc de ses rêves était passé de l'autre côté de la sphère, suivant son orbite immuable, emportant ses habitants encore plus loin. Si Dieu lui offrait une autre vie, se prit à espérer Nicolas, peut-être alors verrait-il ce jour où l'homme poserait le pied sur la Lune ? Peut-être connaîtrait-il ce siècle béni et réaliserait-il son rêve ?

Lettre de Galilée, Lettre à Galilée.

Cher Nicolas, ne laissez point mourir en vous la passion. Je sais que cela fait des mois que vous travaillez en vain à votre projet de machine volante. On dit que la lassitude vous guette, que vous allez perdre espoir, ou mourir à l'ouvrage. Cependant, j'aimerais vous redonner espoir. En ce sens, je vous fais parvenir un outil que j'ai récemment mis au point et qui ne saurait vous laisser indifférent. Grâce à cet instrument façonné par mes soins, j'ai pu observer la Lune, distante de soixante rayons terrestres, comme si elle n'était éloignée de nous que de deux de ces rayons à peine. Les étoiles, que nous croyions au nombre approximatif de trois mille, sont en réalité dix fois plus nombreuses, car la plupart d'entre elles nous étaient dissimulées par des distances inconcevables. Les étoiles seraient-elles en réalité en nombre infini ? Je ne vous mets pas au défi de répondre à cette question qui en a inquiété d'autres avant nous, d'ailleurs cela serait dangereux, mais vous propose simplement de vous complaire au spectacle du paysage lunaire. Vous le verrez en effet comme jamais œil humain avant nous ne l'a contemplé. Je sais d'avance que vous consacrez à ce spectacle le nombre fini des nuits qu'il vous reste à passer sur cette Terre. Puissent-elles être encore aussi nombreuses que les étoiles que je viens de découvrir ! Bien que certains voient en mon télescope l'outil du Malin, je vous

supplie de croire que c'est Dieu, dans un instant d'illumination, qui m'a fait la grâce de sa fabrication.

Nicolas, relisant la lettre qui accompagnait le volumineux paquet, qui avait mis des mois à lui parvenir, n'en croyait pas ses yeux. Bientôt, ses deux globes usés, pris dans les replis de ses paupières, se poseraient sur les montagnes et les vallées de la Lune. Il verrait aussi la chevelure des étoiles et quatre nouvelles planètes, grâce aux indications de l'astronome. Mais surtout, il trouverait ce qu'il avait toujours cherché, là-haut, dans le ciel. Il se rapprocherait enfin, grâce à cette mystérieuse lunette, de son rêve. Impatient, Nicolas s'enferma dans sa chambre avec le télescope et pria pour que la nuit tombe vite. Il en oublia même de souper. Enfin, les étoiles apparurent sur le fond noir, prélude à la venue de l'astre lunaire. Il les vit, si froides, si petites, débarrassées de leur halo. Il observa impatiemment les nébuleux vestiges de Dieu dans le monde.

Dieu n'a pas achevé sa Création car celle-ci est infinie, vous vous en rendez compte. Cependant, je souhaiterais vous garder de la déception que vous éprouverez et que j'anticipe. Les mers lunaires sont en réalité d'immenses cratères, et de ses montagnes ne s'écoule nulle rivière. De même, les forêts ne sont que poussières, et je n'ai pas aperçu la moindre ville sur la face visible de la Lune. Bien entendu, je souhaite que votre intérêt pour notre satellite, si célèbre dans notre confrérie, vous permette de contredire mes observations, et que votre ténacité me fasse mentir. Je souhaite que vous puissiez bientôt me traiter d'aveugle, cher Nicolas.

Le défi goguenard de Galilée, s'il ne l'effrayait pas, le blessait par ailleurs en ce qu'il contenait de certitudes apparentes, comme si Nicolas ne pouvait rien découvrir de probant que le Maître n'avait déjà observé. Qui pouvait se sentir assez supérieur pour briser son rêve aussi brusquement ? Seul Dieu, souhaitait Nicolas, pouvait se le permettre. Dieu ou lui-même, car bien entendu, il poserait ce soir son œil sur la Lune, et laisserait à Dieu et à ses propres yeux le soin de lui montrer cratères et déserts, ou bien forêts et rivières. Ou bien encore autre chose... Il n'avait donc pas terminé la lecture de la lettre. En attendant la nuit, il avait étudié l'instrument avec sérieux, craignant de ne pas le manipuler avec la dextérité requise. Il avait ainsi habitué ses doigts raides et secs aux commandes, aux vis, aux divers réglages de la lunette. Au crépuscule, dévoré par l'impatience, il avait fait le tour du paysage. Les deux îles lui étaient apparues plus vives que jamais, même après les avoir abordées plusieurs fois par bateau au cours de sa vie. Il put admirer chaque détail de la forteresse militaire bâtie sur la première, ainsi que le débarcadère, et aperçut même la barbe des soldats faisant leur ronde. Il s'amusa à détailler le nombre de poils gris rebiquant sur le menton d'une sentinelle particulièrement lente. Ensuite, il porta la lunette sur la seconde, où le monastère avait été bâti face à l'horizon. Il était déjà dans le noir, sa face de pierre aveugle tournée plein sud, dans la direction des étoiles naissantes. Du promontoire à l'ouest, pareil à une aiguille fichée dans une mer d'argent, le soleil couchant aspergeait de sang les falaises. Le ciel était d'une pureté absolue, comme si les éléments conspiraient pour lui offrir les meilleures conditions d'observation possibles. Pourtant, il savait que c'était faux. Ici, dans son pays, le ciel n'avait pas besoin d'une intervention divine pour acquérir la

pureté du diamant. Le vent en chassait les salissures, la lumière ponçait les couleurs. Il orienta l'instrument vers le port, le marché, les ruelles de la vieille ville, dominée par la petite église. Il vit des silhouettes familières, se hâtant de retrouver leurs foyers à la nuit tombée. Dans le jardin, effleuré par les lueurs mélancoliques du crépuscule, il contempla un moment l'ébauche de son vaisseau céleste. La machine volante gisait au-delà du potager, abandonnée, une aile fichée en terre, l'autre relevée comme si elle saluait le soir. Il s'aperçut que le bois commençait à pourrir. La structure semblait encore solide, mais au fond de lui il savait pertinemment que bientôt le véhicule censé l'emporter sur la Lune s'effondrerait. Il plissa les paupières, à la recherche de vers dans les panneaux, de nids d'oiseaux dans la voilure, de rongeurs sous le châssis. Il ne vit absolument rien, retirant de son observation un sentiment d'abandon et de solitude. « Je suis seul et abandonné. Au moins, notre Seigneur n'était-Il ni seul ni abandonné malgré Ses cris et Ses larmes, malgré Ses blessures et Ses tourments. » Les ténèbres enveloppèrent d'un coup le grand cadavre de bois. Nicolas se souvint de son premier et dernier envol. Il avait failli s'abîmer dans la mer. À peine s'était-il élevé de quelques mètres que déjà le vent l'avait rabattu au sol. La tentative lui avait valu une jambe cassée. Les croix ne volaient définitivement pas. Heureusement la nuit oblitéra l'engin maudit et Nicolas l'oublia. Dans sa chambre se trouvait à présent un autre outil, dans lequel il était tout disposé à placer sa foi. Il vissa son œil usé à la lunette. Tout était noir. Il devait accomplir quelques réglages, et affiner l'angle d'observation. Au moment d'orienter le télescope vers le haut, il trembla de peur. Après avoir regardé, plus rien ne serait jamais comme avant.

Le premier coup d'œil provoqua chez Nicolas un brusque mouvement de recul. Un instant, il s'était cru dans le ciel, cru dans les étoiles ou sur la Lune. Une fois la surprise passée, il recolla avidement son œil exorbité à la lunette. Elle était là, à portée de main, même si cette main était illusoire. Il passa toute la nuit auprès du télescope comme on passe la nuit avec une femme ardemment désirée, sans dormir, en la touchant et la caressant sans cesse.

Cher Galilée, comment vous exprimer ma gratitude sans que ma rancœur ne transparaisse ? Comment vous écrire sans laisser déborder mes larmes dans l'encrier et ainsi étaler ma tristesse infinie sur le papier ? Comment vous dire merci sans vous donner l'impression que c'est sans merci aucune que vous m'avez achevé ? Je ne vous en veux pas, mais comment continuer à croire désormais ? De par son aspect, je m'étais attendu plus ou moins à de vastes plaines enneigées, à des villes de marbre aux hautes tours effilées, à des rivières d'argent en fusion, à des mers fermées d'un bleu sombre, presque noir, mais rien ne m'avait préparé au spectacle que m'offre votre télescope. Rien de ce que j'avais rêvé toute ma vie durant, avec tant d'ardeur, à y placer toute ma foi et à y sacrifier mes humanités, ne se retrouva dans le filtre de votre instrument. Comment vous décrire ce que j'ai vu et que, sans nul doute, vous avez aussi contemplé ? Dois-je à présent vous remercier de la pudeur que vous m'avez témoignée, en me laissant découvrir ce glacier de poussière par moi-même ? Je suppose que je devrais. Cependant seule ma rage demeure, même si elle tend à se fondre dans un sentiment de frustration froide, froide comme la Lune que j'ai vue. Car la Lune, Galilée, n'est rien d'autre qu'un glacier de poussière sous un ciel noir,

un glacier immobile et vérolé. Rien ne vit ni ne pousse ni ne se meut sur le visage de la Lune, sur ce visage aveugle dont un Dieu qui n'est pas de bonté a arraché les yeux. Un Dieu qui n'est pas d'espoir. Un Dieu qui n'est pas le mien. À travers la lunette m'a observé froidement la face creusée d'une prostituée dont je ne désire plus les faveurs. J'ai toute la nuit parcouru la surface de cet immense figure grise, dont les orbites vides refusaient d'accepter mon regard. Jamais je ne me serais imaginé contempler une étendue aussi vieille et sèche, semblable au ventre infécond de Satan, et pleurer autant, après avoir glosé tant d'années sur la nature des états lunaires, sur leurs continents et leurs mers, leurs forêts et leurs troupeaux. Il n'y a rien de vivant là-haut ! Serions-nous seuls dans l'univers, entourés de cadavres célestes ? Ne serions-nous que des rats enfermés dans un immense entrepôt dont tout le grain se serait transformé en poussière immangeable ? Il me semble avoir perdu la matière de mes rêves. Aurai-je un jour le courage d'utiliser à nouveau votre merveilleuse invention ? Dire que je me demandais si c'était là une tentation offerte par le Malin, comme nombre de nos pairs, ou bien un apaisement offert par Dieu, Dieu qui savait que jamais je ne pourrais entreprendre de voyage spatial, et qui m'aurait offert ce moyen pour satisfaire mes ultimes désirs de vieil astronome ? Désormais je ne sais plus que croire. La vérité est tellement plus triste et banale. Je n'ai vu ni Dieu ni Diable là-haut, et s'il est vrai que Lucifer est tombé d'une étoile, il aurait pu tomber de n'importe laquelle, tant toutes se ressemblent dans leur morbidité générale. Est-ce le pays infini de la Mort que nous observons à travers votre télescope, Galilée ? Comment autrement nommer ce ciel sans vie ? J'imagine à présent, sans éprouver la moindre envie de vérifier cette hypothèse, que les

étoiles filantes qui réjouissent nos enfances ne sont rien d'autre que des cadavres tombés des planètes malades, que la vitesse finit par enflammer comme des âmes promises aux enfers.

Mes rêves sont devenus poussières en feu. Et demain matin, il ne restera que des cendres, si jamais la poussière peut produire de la cendre. Dans ma poitrine, là où depuis si longtemps battait au rythme de Dieu un cœur de chair, je ne trouve plus qu'un cratère insondable.

A suivre...